

Comment Shakespeare a prédit Trump

Selon l'essayiste Stephen Greenblatt, auteur de « Tyrans », il faut relire le grand dramaturge anglais pour saisir notre époque. Ses pièces pleines de bruit et de fureur traitent des questions qui taraudent notre présent : comment naît la tyrannie ? comment se propagent les infox ? pourquoi le populisme séduit-il les foules ?

Dans une de ses tragédies, William Shakespeare met en scène le personnage de la Rumeur, habillé d'un costume décoré de langues peintes, dont la mission est de propager des exagérations, des bobards, des infox. Dans une autre, le tyran ordonne qu'on fasse le maximum de bruit pour étouffer la voix de ses critiques, une tactique similaire aux campagnes de tweets de certains dirigeants actuels. Comme le montre Stephen Greenblatt, professeur à Harvard et grand connaisseur de Shakespeare, dans

son livre intitulé « Tyrans », le Barde a passé sa vie à s'interroger sur les origines de la tyrannie. De « Henri VI » à « Richard III » en passant par « Le roi Lear » ou « Macbeth », il a décrit les factions politiques irréconciliables, la colère des populistes, le cynisme et l'opportunisme de la classe dirigeante, la fragilité des institutions, l'émergence de dictateurs et les conséquences dramatiques du pouvoir absolu. Une analyse fascinante des crises politiques, utile pour aujourd'hui ■ ■ ■

La réponse au grand débat, c'est Blanquer qui l'a

PAR SÉBASTIEN LE FOL

Economiste en chef de l'OCDE, Laurence Boone affirme avec force que le chantier prioritaire en France concerne l'égalité des chances. « C'est essentiel, car on est très conditionné en France par son milieu de naissance », rappelle-t-elle (1). Notre pays figure dans les trois pays de l'OCDE les plus déterminés par l'influence du milieu social sur les études ; 15 % des ados de 15 ans éprouvent les pires difficultés à lire et à calculer.

C'est sur l'éducation et la formation qu'il faut miser pour réparer les liens rompus de notre pays et redonner espoir aux Français. La crise des gilets jaunes l'a souligné avec force : notre société produit de la défiance. L'éducation est la clé de tout : du job, de la

réussite, de la mobilité entre générations... Et, a contrario, le moteur de la frustration sociale. Comme l'a souligné l'éditorialiste Eric Le Boucher, « le système éducatif français est si mauvais que l'Etat social, pourtant si redistributif, n'arrive plus à lutter contre le sentiment d'inégalité ». Ne s'en sortent que ceux dont les parents ont à la fois un bon niveau d'instruction et les moyens d'habiter près des bonnes écoles. La politique que conduit depuis deux ans le ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, va dans le bon sens. Son approche rationnelle dévitalise les discours démagogiques et met à mal les rentes idéologiques. Mais il y a encore beaucoup à faire. L'enseignement primaire

français demeure sous-doté. Sur 19 pays de l'OCDE comparables, la France se classe seulement au 16^e rang pour les dépenses publiques dans le primaire (13^e pour le collège). Nous consacrons 7 400 dollars par an à chaque élève, contre 8 700 dollars en moyenne dans l'OCDE.

Ceux qui achèvent leur scolarité avec un niveau d'études moyen n'ont qu'une chance sur deux de trouver un emploi, contre 83 % pour ceux qui ont suivi des études supérieures. Inadaptée, la formation permanente ne permet pas de combler ce fossé. Dans la société de la connaissance du XXI^e siècle, les carences éducatives de la France constituent un handicap majeur ■

1. *Le Monde*, 13 avril.

Le Point: Quand avez-vous décidé d'écrire ce livre ?

Stephen Greenblatt: Lors de la campagne présidentielle américaine de 2016, j'ai commencé à m'inquiéter de la situation politique et des élections. Et mes pires craintes se sont réalisées. Je remarquais de troublants parallèles avec Shakespeare. J'ai donc voulu les mettre au jour. Shakespeare, depuis ses débuts, a permis d'éclairer de manière oblique des problèmes politiques, des situations humaines. Mais je ne mentionne pas le nom du président américain. Non pas par timidité, plutôt parce que, dans le monde actuel, il s'agit d'un mouvement plus vaste. Il y a Bolsonaro, Duterte, Poutine, Orban et bien d'autres...

« Jules César », « Le roi Lear », « Richard III » se passent à différentes époques, mais elles ont toutes un point commun...

Shakespeare réfléchit à la manière dont une société saine se désintègre et tombe entre les mains d'un leader catastrophique. Il pensait que c'était dû à une suite d'événements. Les partis politiques se divisent entre factions qui refusent tout compromis. Cela conduit à un populisme vulgaire, tapageur, frauduleux, les gens qui défilent dans les rues – je ne vais pas dire des gilets jaunes – faisant beaucoup de bruit, demandant des choses délirantes... Il dépeint de manière brillante le processus: l'hostilité des masses à une élite éduquée qui ne les a jamais représentées ou ne se soucie pas d'elles, aux institutions traditionnelles qui ont des moyens de les exploiter. Chez Shakespeare, le peuple ne le sait pas, mais il est manipulé par quelqu'un de puissant qui l'utilise pour s'emparer du pouvoir.

On voit bien les mécanismes du populisme dans « Henri VI ».

Le plus étrange est que cette pièce de ses débuts, peu jouée, montre de manière remarquable certaines caractéristiques du leader démagogique populiste. Elle met en scène Jack Cade [qui a pris la tête d'une révolte populaire, NDLR]. Quand il exhorte la foule, il accumule les mensonges. Tous ses partisans savent qu'il ment. « Ma mère était une Plantagenêt » [une maison royale, NDLR], clame-t-il. Et le boucher dans le public commente: « Je l'ai bien connue, elle était sage-femme. » C'est surprenant. Ses mensonges ne provoquent pas sa disgrâce. La vérité, les faits n'ont plus d'importance. Ce qui compte, c'est la colère, la rage populiste, les fantasmes, l'excitation de la transgression. Il promet de suspendre les lois, de détruire les contrats, de démolir le système éducatif prétendument fait pour manipuler les pauvres. Shakespeare

comprend que, même si la foule est idiote, son ressentiment a des raisons légitimes. Cade est téléguidé par le duc d'York, qui reste en coulisse et attend que les troubles sociaux lui permettent de prendre le pouvoir.

Richard III, Macbeth, Léonte, Jack Cade... Lequel vous évoque le plus Donald Trump ?

Je résiste à l'idée de faire une allégorie de Donald Trump. Le président est comme un coup de projecteur qui nous renvoie quatre cents ans en arrière et met en évidence des traits de ce passé qu'on n'aurait pas vus de manière si claire. Trump se plaint souvent qu'on ne lui accorde pas assez de crédit. Mais là, on peut dire qu'il a éclairé Shakespeare d'une manière particulière. Il a contribué à lui rendre sa grandeur!

Vous insistez tout de même beaucoup sur Richard III.



Stephen Greenblatt est professeur de littérature à Harvard et spécialiste de Shakespeare. Prix Pulitzer de l'essai 2012.

Il est le paradigme du tyran moderne. Le fait qu'il soit sans gêne et se comporte comme un prédateur avec les femmes, ses mensonges incessants, son narcissisme pathologique, son respect de la violence, son harcèlement... tous ces traits qui d'ordinaire l'auraient rendu inapte contribuent en fait à son succès. Shakespeare se demande comment le tyran le plus vil accède au pouvoir. Et sa réponse, étonnante pour quelqu'un qui vit sous une monarchie, c'est l'élection. Richard III monte une campagne où il fait étaler d'une fausse piété, calomnie ses ennemis, exagère la menace qui pèse sur la sécurité nationale... Bref, il fait ce qu'il faut pour rallier le soutien populiste. On est dans un interrègne instable. Richard et ses sbires organisent un référendum. Il veut que les citoyens de Londres le désignent comme roi.

« Pour étouffer les voix divergentes », les dirigeants autoritaires d'aujourd'hui se contentent, dites-vous, de faire le maximum de bruit.

Dans les sociétés plus ou moins éclairées, les dirigeants n'ont plus besoin des méthodes médiévales pour éliminer leurs ennemis. Ils les réduisent au silence en se contentant de dominer le réseau de communications à tel point que cela bloque tous les autres signaux. Le niveau de bruit quotidien – notamment les tweets – de l'administration Trump est incroyable. Dans « Richard III », lorsque trois femmes viennent le maudire pour ses crimes, il ordonne: « Sonnez une fanfare, trompettes; tambours, battez l'alarme! Que le ciel n'entende pas les clameurs de ces femmes. »

Un des aspects les plus intéressants, c'est le rôle joué par Pentourage dans l'ascension du tyran.

Shakespeare se pose une question: étant donné qu'il s'agit



d'un homme seul et que personne n'est obligé de lui obéir, pourquoi les gens se laissent-ils entraîner dans cette « servitude volontaire », selon le terme de La Boétie? Pour Shakespeare, nombre d'individus sont prêts à le soutenir pour différentes raisons. Il y a les timides, les dupes, ceux qui ont peur, les opportunistes, les gros durs qui aiment tourmenter... Quelques rares courageux essaient de s'opposer au tyran, mais ils finissent très mal.

Un des moments les plus remarquables de toute sa dramaturgie se trouve dans « Le roi Lear ». Un obscur, un domestique dont on ne nous donne même pas le nom, dit au duc de Cornouailles en train de torturer un type qu'il soupçonne, à juste titre, de conspirer avec l'ennemi: « Arrêtez, seigneur. Je vous ai servi depuis ma plus tendre enfance. Mais je ne vous rendis jamais de plus grand service qu'en vous priant de vous arrêter. » Cornouailles, furieux, le tue. Même les contemporains du Barde pensaient que l'Etat avait le droit de torturer un traître. Mais Shakespeare déteste la cruauté,

surtout celle d'un pouvoir étatique qui brise les gens.

Pourquoi y a-t-il tant de tyrans dans ses pièces ?

Il se sert de la Rome antique dans « Jules César » ou de l'Angleterre ancienne dans « Lear » pour réfléchir sur son temps. Plusieurs de ses pièces sont écrites dans les années 1590, quand la reine est vieille et sans successeur. Le pays est très inquiet pour son avenir, mais personne ne peut en parler publiquement, sous peine de se voir couper la main ou de finir en prison. Shakespeare pense également que la tyrannie fait partie de la nature humaine. C'est un risque constant dans notre société, y compris aujourd'hui. Je crois qu'il est très naïf de croire que les institutions et les normes d'une société démocratique sont durables. On voit beaucoup de signes contraires. Notamment le retour de l'antisémitisme, qui semblait un fléau en voie de disparition.

Peut-on vraiment comparer Macbeth ou Richard III à Orban ou Trump ?

Toutes les comparaisons sont vagues, inexactes. Macbeth pense à la fin que sa vie est ruinée, vide, et il a des moments de folie. Même Richard III dit qu'il se déteste. Les dirigeants actuels se disent-ils cela? J'en doute...

Tous les tyrans des tragédies meurent de façon violente...

Shakespeare ne croyait pas à l'assassinat comme solution, car cela entraîne exactement ce qu'on cherchait à empêcher. C'est le thème de « Jules César » que l'on tue pour éviter qu'il ne devienne un tyran. Mais, dans les faits, cela accélère la chute de la République. Shakespeare avait assez d'espoir pour croire que la tyrannie ne dure pas éternellement.

L'une des rares notes d'espoir se trouve dans

« Coriolan », sa dernière tragédie.

Shakespeare a une idée totalement folle pour l'époque: on pourrait peut-être stopper le tyran par des moyens pacifiques, en refusant de l'élire et en s'appuyant sur les institutions politiques. Coriolan est le favori au titre de consul, mais il doit obtenir le vote du peuple. Or il est résolument antiplébéien et, au lieu de le flatter, il l'insulte. Les tribuns du peuple, deux politiciens ordinaires, pas vraiment admirables, décrits comme durs et cyniques, réussissent à démontrer aux électeurs le danger que représente Coriolan. Ils arrivent à bloquer sa nomination en faisant suivre à la lettre la procédure politique. C'est une stratégie risquée qui réussit par miracle, nous dit Shakespeare. Pour moi, c'est le meilleur des espoirs.

Donc, pour éviter de sombrer dans la déprime politique, il faut relire les tragédies du Barde ?

C'est toujours bien, en toutes circonstances, de lire Shakespeare! Je pense qu'il est important de regarder les choses sous un angle différent. C'est une consolation étrange, mais réelle, de savoir que nous ne sommes pas seuls, que Shakespeare avait vu et compris tout ce que nous subissons ■

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLÈNE VISSÈRE

« Tyrans. Shakespeare raconte le XXI^e siècle », de Stephen Greenblatt (Éditions Saint Simon, 184 p., 20 €).

« Chez Shakespeare, le peuple est manipulé par quelqu'un de puissant qui l'utilise pour s'emparer du pouvoir. »